Marie-Noëlle Bourget

Une mémoire de papier. Carnets de notes et journaux de voyages savants (XVIII^e-XIX^e siècles)

Le 14 septembre 1806, de Berlin où il travaille à ordonner les notes rapportées de son expédition américaine, Alexandre de Humboldt écrit à Aimé Bonpland, son ancien compagnon de voyage, pour le presser de convoquer ses souvenirs au sujet d'une excursion au pic de Teide qu'ils ont faite ensemble, sept ans plus tôt :

« J'ai des doutes sur le lever du soleil au Pic. Je le calcule. Écrivez-moi si vous vous souvenez. 1° qu'il n'était pas encore jour lorsque nous vîmes la Cueva [caverne] de glace ? 2° Ne vîmes-nous pas se lever le soleil ? [...] 3° N'observai-je pas les deux bords du soleil au chronomètre ? Je trouve sur mes tablettes deux nombres et je crois que c'est l'heure du lever. Ils s'accrochent du moins très bien avec cette hypothèse. Répondez à cela, cher Bonpland ! 4° N'êtes-vous pas arrivé au Crater [sic] à huit heures du matin¹ ? »

On ne sait comment le botaniste a répondu à cette mise en demeure. Son correspondant, lui, a tranché. Au début de la *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales*, il raconte :

« Il commençoit à faire jour lorsque nous quittâmes la caverne de glace. [...] Je désirois pouvoir observer exactement le lever du soleil à une élévation aussi consi-

1. Cordier (H.), éd., *Archives inédites de Aimé Bonpland*, tome 1. *Lettres inédites de Alexander von Humboldt*, Facultad de ciencias médicas de Buenos Aires, Trabajos del Instituto de botánica y farmacología n° 31, Buenos Aires, J. Peuser, 1914, lettre 17 (Humboldt à Bonpland, Berlin, 14 septembre 1806, en français).

dérable [...] Nous aperçûmes le premier bord à 4 h. 48' 55". [...] Nous fûmes surpris de l'extrême lenteur avec laquelle le bord inférieur paroissoit se détacher de l'horizon. Ce bord ne devint visible qu'à 4 h. 56' 56". [...] Il nous restoit à gravir la partie la plus escarpée de la montagne, le Piton, qui en forme la sommité. [...] Il étoit huit heures du matin, et nous étions transis de froid. »

Le ton est assuré, les chiffres énoncés avec une précision péremptoire. Seule une note en bas de page révèle que la perplexité de Humboldt quant à la signification des inscriptions énigmatiques de son journal n'a pas été levée, tant la durée qu'elles donnent au lever du soleil – huit minutes et une seconde – garde à ses yeux quelque chose d'inouï : « Quoique mes journaux renferment près de quatre-vingts observations du lever et du coucher du soleil, faites soit pendant la navigation soit sur les côtes, je n'ai jamais vu un retard si sensible². »

S'agissait-il d'une erreur de mesure, ou bien les mesures notées dans le carnet étaient-elles la trace d'une opération dont Humboldt n'a pas gardé souvenir ? Pour en décider, il faudrait refaire le voyage et se trouver un matin de juin à la cime du pic de Teide, dans les mêmes conditions exactement, pour observer le lever du soleil un chronomètre à la main... Cet exemple, pris parmi d'autres, illustre assez la complexité des rapports entre mémoire du voyage et construction de la connaissance, et suggère le rôle crucial que, dans ce jeu, les voyageurs confèrent à leurs notes. D'un côté, sans ses papiers un voyageur n'est rien et son voyage inutile ; de l'autre, sans le souvenir qu'il garde de son expérience, une note peut rester lettre morte, inscription sibylline devenue indéchiffrable. Un journal de voyage est à ce titre un objet frontière, une sorte de *Janus bifrons* qui appartient à la fois au temps du voyage et à celui du retour. Situé entre l'ici et l'ailleurs, entre l'expérience du déplacement et sa mémoire, destiné à fixer un moment pour en garder la trace – la définition du « mobile immuable » de Bruno Latour trouve ici son application³ –, le journal est pour le voyageur au centre du dispositif par lequel s'élabore son savoir. C'est sous cet angle, en prenant pour exemple quelques carnets et journaux de savants et de naturalistes voyageant à la fin du XVIII^e ou au début du XIX^e siècle, que j'aborderai la question de la « mise en mémoire » du voyage, considérée dans

2. de Humboldt (A. de), *Relation historique du voyage aux régions équinoxiales*, Schoell, 1814-1825, t. 1, p. 125-132.

3. Latour (B.), *L'espoir de Pandore. Pour une version réaliste de l'activité scientifique*, La Découverte, 2001, p. 328.

ses présupposés culturels – la peur de l’oubli –, ses modalités matérielles – la prise de notes –, ses enjeux cognitifs – les rapports entre mémoire et savoir.

La hantise de l’oubli

Alexandre de Humboldt, dit un de ses biographes, passa son temps à « observer et consigner par écrit⁴ ». De fait, les carnets de voyage du « physicien vagabond » – du moins ce qui subsistait des *Tagebücher* lorsque le savant se pré-occupait vers la fin de sa vie d’en assembler les pièces – forment une douzaine d’épais volumes reliés de cuir⁵. Comme Humboldt, nombreux sont les savants qui, en voyage, se firent les greffiers du monde qu’ils avaient mission d’observer. Horace-Bénédict de Saussure dans ses courses à travers les Alpes et ses voyages jusqu’en Auvergne et en Italie, Charles Darwin durant sa navigation à bord du *Beagle* et plus tard dans ses excursions sur le sol anglais noircissent des milliers de pages⁶. D’autres voyageurs, savants moins célèbres et observateurs curieux, furent tout aussi prolifiques : Louis Chrétien Lamoignon de Malesherbes qui aime à voyager lorsque ses fonctions parisiennes lui en laissent le loisir emplît onze cahiers de notes lors d’une tournée faite en 1778 dans l’est de la France et jusqu’en Suisse⁷. Le jeune médecin genevois Louis-André Gosse écrit quelque deux mille feuillets pendant le tour d’Europe qu’il effectue entre 1817 et 1820⁸. Voir dans cette propension des voyageurs à fixer par l’écriture

4. Smiles (S.), *Life and Labour, or Characteristics of men of industry, culture and genius*, Londres, John Murray, 1887, p. 54-56.

5. Faak (M.), “Die Tagebücher Humboldts”, in Humboldt (A. von), *Lateinamerika am Vorabend der Unabhängigkeitsrevolution. Eine Anthologie von Impressionen und Urteilen aus seinen Reisetagebüchern*, Faak (M.), éd., Berlin, Akademie Verlag, 2^e éd., 2003, pp. 21-50.

6. Carozzi (A. V.), « Les manuscrits d’Horace-Bénédict de Saussure : clé de sa personnalité et de sa véritable contribution à la géologie moderne », in Pont (J.-C.) et Lacki (J.), dir., *Une cordée originale. Histoire des relations entre science et montagne*, Genève, Georg Éd., 2000, p. 27-41 ; Beer (G. de), « Darwin’s Journal », *Bulletin of the British Museum (Natural History). History Series*, vol. 2, 1959, p. 1-21 ; Barrett (P. H.) et al., éd., *Charles Darwin’s Notebooks, 1836-1844*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.

7. Bart-Gadat (M.), *Les carnets de voyage de Malesherbes. Étude et édition critique*, thèse, École des Chartes, Paris, 2008, 3 vol. dactyl.

8. Vaj (D.), *Médecins voyageurs. Théorie et pratique du voyage médical au début du XIX^e siècle, d’après deux textes genevois inédits: Les Mémoires sur les voyages médicaux (1806-*

les choses qu'ils ont vues ou apprises l'indice de quelque obsession compulsive ne saurait suffire à rendre raison d'une pratique si communément partagée. Il faut plutôt, pour en comprendre les ressorts, éclairer les présupposés culturels et épistémologiques qui la fondent.

Pour justifier la prescription faite au voyageur de tenir registre de ses activités, Horace-Bénédict de Saussure avance un double motif : « Une source fréquente d'erreurs est une trop grande confiance à la fidélité de sa mémoire ou à la justesse de ses premiers aperçus. Ces deux genres de confiance marchent souvent de front. » C'est en tant que recours contre les défaillances de la mémoire et contre les méfaits d'un jugement trop hâtif que le journal de voyage se trouve institué en outil privilégié d'une science construite à distance, au retour : « On se ménage ainsi les moyens de confirmer ou de rectifier ses premiers aperçus, et de faire des recherches approfondies et des comparaisons qu'il est impossible de faire sur les lieux⁹. »

Écrire donc, plutôt que se fier à la mémoire : cet argument est répété à l'en-
vi, aussi bien par les auteurs d'instructions que par les voyageurs eux-mêmes. À la consigne « Chaque voyageur tiendra son propre journal ; il ne confiera rien à sa mémoire », donnée par l'orientaliste Johann David Michaelis aux savants que le roi du Danemark a envoyés en 1761 en Arabie, fait écho la raison que donne Malesherbes à sa pratique diariste : « le seul moyen de ne pas oublier, surtout quand on voit aussi rapidement et tant de choses que moy¹⁰ ». Cette défiance unanime vis-à-vis des capacités et de la fiabilité de la mémoire témoigne du processus qui a vu, depuis les débuts de l'époque moderne, la culture occidentale mettre en cause le statut de la mémoire en tant que médiation de la connaissance et, contre l'antique tradition de l'art de la mémoire, imposer le recours à l'écriture. Aux érudits, la forme de l'« extrait » permet, depuis la Renaissance, de recueillir dans des « cahiers de lieux communs » et « recueils d'extraits » ce qui leur paraît digne d'être retenu de ce qu'ils ont lu,

1810) de Louis Odier et les Carnets du voyage médical en Europe (1817-1820) de Louis-André Gosse, Genève, Georg Éd., 2002.

9. Saussure (H.-B. de), *Agenda du voyageur géologue, tiré du 4^e volume des Voyages dans les Alpes*, Genève, Impr. de la Bibliothèque britannique, 1796, p. 51.

10. Michaelis (J. D.), *Recueil de questions proposées à une société de savants qui par ordre de sa Majesté danoise font le voyage de l'Arabie*, [1762], tr.fr., S. J. Baalde, 1774, p. xxiii. Lettre de Malesherbes, 21 août 1767, cité dans Bart-Gadat (M.), *op. cit.*, t. 1, p. 800.

vu, ou entendu¹¹. *A fortiori*, l'injonction de l'écriture s'applique au voyageur, au savant qui part au loin observer le monde et qui doit au retour relater ce qu'il a vu et fait : « *Nulla dies sine linea* », ordonne Linné à ses disciples avant de les envoyer de par le monde¹². Tous les voyageurs naturalistes de son temps auraient pu reprendre la consigne à leur compte, laissant à Jean-Jacques Rousseau le regret, faussement désinvolte peut-être, d'avoir négligé de tenir registre de ses courses : « D'ailleurs, portai-je avec moi du papier et des plumes¹³ ? » Tenir un journal est une discipline si bien intériorisée qu'il n'est pas un voyageur qui, à un moment ou un autre, ne se mette lui-même en scène en train d'écrire, comme si le geste était emblématique de sa vocation à observer et décrire le monde. « Notre marche fut de dix-huit milles. Le temps fut très clair, la gelée se fit sentir dès le soir même et après avoir demandé à mon sauvage les noms de plusi[eurs] plantes dans son langage, j'écrivis mon journal au clair de la lune », note au soir du 12 décembre 1788 le botaniste André Michaux, qui parcourt l'Amérique du Nord à la recherche d'arbres et de plantes pour les pépinières royales¹⁴.

11. Sur le « lieu commun » comme outil mnémorique, fait de citations livresques et d'observations empiriques : Ann Blair, « Bibliothèques portables : les recueils de lieux communs dans la Renaissance tardive », dans Baratin (M.) et Jacob (Ch.), dir., *Le Pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, Albin Michel, 1996, p. 84-106 ; « Reading strategies for coping with information overload, ca. 1550-1700 », *Journal of the History of Ideas*, 64, 2003, p. 11-28. Pour une perspective d'ensemble sur les cahiers d'extraits au XVIII^e siècle : Décultot (E.), éd., *Lire, copier, écrire. Les bibliothèques manuscrites et leurs usages au XVIII^e siècle*, CNRS Éditions, 2003. Pour un parallèle entre l'acte de lire et celui d'observer : Daston (L.), « Perché i fatti sono brevi ? », *Quaderni Storici*, 108, n° 3 (2001), p. 745-770, et « Taking note(s) », *Isis* 95 : 3, 2004, p. 443-448.

12. [Linné, C. von], « Instructio peregrinatoris, quam... sub praesidio... Dn. doct. Caroli Linnaei submittit Ericus And. Nordblad » (1759), in Linnaei (C.), *Amoenitates academicae*, 2^e éd., Erlangen, J. J. Palm, 1788-1789.

13. Rousseau (J.-J.), *Les Confessions*, Raymond Trousson (éd.), rééd. Imprimerie Nationale Éditions, 1995, t. 1, p. 335, cité dans Antoine (Ph.), « Ceci n'est pas un livre. Le récit de voyage et le refus de la littérature », in Venayre (S.), *Le Siècle du voyage. Sociétés et représentations*, n° 21, avril 2006, p. 51.

14. Sargent (C. S.), éd., « Portions of the Journal of André Michaux, Botanist, written during his Travels in the United States and Canada, 1785 to 1796. With an Introduction and explanatory Notes... », *Proceedings of the American Philosophical Society*, vol. XXVI, 1889, p. 47.

Le deuxième motif invoqué par Saussure – le risque d’une observation mal réglée et d’un jugement trop hâtif – interroge la possibilité même d’une science de terrain, immédiate et directe : comment, sur place, tout observer de ce qui doit l’être et comment tout comprendre ? Sans doute un haut personnage comme Malesherbes peut-il se permettre de déclarer à propos d’une roche qu’il a aperçue dans les environs de Grenoble mais trop vite examinée : « J’aurais dû le vérifier sur le champ. Je ne l’ay pas fait. Mais s’il en resteroit du doute, il est bien aisé de faire faire cette vérification par quelque habitant que ce soit de Grenoble¹⁵. » Mais plus souvent la réitération du voyage et la répétition des observations sur place sont choses impossibles à celui qui parcourt une terre éloignée. Sous ce rapport, observer, noter, recueillir des échantillons sont à comprendre comme un exercice d’attention qui, dans le choix de ce qui doit être consigné, met en jeu le savoir du voyageur, ses qualités d’observateur, sa méthode, sa discipline : « L’on ne peut se préserver du danger des erreurs [...] qu’en notant sur les lieux toutes les observations auxquelles on attache quelque importance [...] et en emportant des échantillons soigneusement étiquetés des objets qui forment le sujet de ces observations¹⁶. » La même hantise de l’incomplétude pousse le comte Berchtold à enjoindre les voyageurs de noter sur le champ dans un petit calepin non seulement « ce qu’ils trouveront de remarquable » mais aussi, par précaution anticipée, des observations jugées « peu importantes¹⁷ ».

Au voyageur, les notes de son journal doivent donc offrir la possibilité de revoir les lieux qu’il a visités. Cela peut signifier revenir réellement sur ses pas, comme il arrive à André Michaux lorsqu’il veut retrouver une plante qu’il a repérée naguère. « J’ay été arracher un *Andromeda* que j’avois remarqué 4 ans auparavant », rapporte-t-il dans son journal à la date du 4 mars 1794, note qui fait écho à celle qu’il avait inscrite le 10 septembre 1789 : « Après avoir passé 3 rivières, remarqué à deux miles et demie de la ville, *Kalmia angustifolia*, *Dionæa muscipula* et un *Androm[eda] nova species*¹⁸. » Mais plus souvent, il s’agit d’une opération mentale par laquelle le voyageur, assis à sa table, revi-

15. Malesherbes, « Journal de Moulins à Avignon » (1767), in Bart-Gadat (M.), *op. cit.*, t. 1, p. 330.

16. Saussure (H.-B. de), *Agenda*, *op. cit.*, p. 51.

17. Berchtold (L.), *Essai pour diriger et étendre les recherches des voyageurs qui se proposent l’utilité de leur patrie*, tr. fr. par C.-P. de Lasteyrie, Du Pont, an v-1797, t. 1, p. 47.

18. Sargent (C. S.), *op. cit.*, p. 106 et 59.

site en pensée à partir de ses notes les lieux qu'il a autrefois parcourus. Élevé au rang de technologie de travail et de recherche, le journal devient pour le naturaliste une sorte de terrain de papier portatif, qui représente à distance le terrain du voyage et la matière de son étude, comme le carnet dans lequel un chimiste a inscrit ses résultats « au moment de l'expérience même, lorsque les choses sont encore sous les yeux¹⁹ » doit lui permettre de reconstituer le protocole suivi en laboratoire.

Écrire « à la vue des choses »

Dans tous ces dispositifs, la question du moment de l'inscription prend une importance cruciale et c'est un leitmotiv des manuels que de présenter l'acte « d'observer et d'écrire », autrement dit l'acte de noter (faire attention) et celui de prendre note (consigner), comme s'il s'agissait d'un même mouvement, mobilisant le regard et la main de façon quasi simultanée. « En te munissant toujours d'un petit livre et d'un crayon, [...] à mesure que tu vois les objets ou entends les choses, tu les notes, tu les dessines », a expliqué le docteur Gosse à son fils qui se préparait au départ²⁰. Comme pour suggérer cette concomitance idéale, y compris dans les conditions les plus difficiles, les expressions « sur les lieux mêmes », « à la minute », « à la volée », « sur le champ » reviennent souvent sous la plume des voyageurs. Humboldt explique au début de sa *Relation historique* comment il s'est imposé de noter « assez régulièrement et presque toujours sur les lieux mêmes les excursions vers la cime d'un volcan ou de quelque haute montagne remarquable par son élévation », afin de « réunir provisoirement une multitude de faits [...] et de décrire les premières impressions » que lui apportait le spectacle du monde²¹. Ce geste de l'écriture « à la vue des choses » est souvent aussi celui que choisissent de représenter

19. Faraday (M.), *Chemical manipulation. Being Instructions to Students in Chemistry, on the Methods of Performing Experiments of Demonstration or of Research, with Accuracy and Success*, Londres, W. Phillips, 1827, p. 546. Cf. Sibum (H. O.), "Narrating by numbers : Keeping an account of early 19th-century laboratory experiences", in Renn (J.), Rheinberger (H.-J.) et Homes (F. L.), éd., *Reworking the Bench : Research Notebooks in the History of Science*, Dordrecht, Kluwer Academic Publishers, 2003, p. 141-158.

20. Vaj (D.), *op. cit.*, p. 7-8.

21. Humboldt (A. de), *Relation historique, op. cit.*, t. 1, p. 28.

les peintres, comme l'emblème d'une posture mentale autant que corporelle : dans un portrait de 1812, Karl von Steuben campe Humboldt en minéralogiste, appuyé contre un roc de basalte, quelques feuilles de papier à la main, prêt à noter ses observations [fig. 1].

Cependant, derrière la simultanéité proclamée de l'œil et de la main, tenir un journal est un processus autrement complexe, souvent décalé dans le temps, en fonction des occupations du voyageur ou des conditions de son déplacement. « Le voyageur écrira avant la fin du jour ou, s'il en est empêché par des obstacles insurmontables, avant la fin de la semaine les observations qu'il aura faites », consent Michaelis, pour pallier les difficultés prévisibles que rencontreront les savants²². Dans les faits, le moment de la prise de notes, la chronologie de la rédaction des journaux ne sont pas toujours faciles à restituer. Les carnets de Saussure offrent sous ce rapport la matière d'une étude exemplaire, tant leur organisation précise, minutieuse à l'extrême, permet de retracer les stades successifs de leur écriture. Préparés à l'avance, les calepins que le savant emportait dans ses courses – son « portefeuille de poche²³ » – voyaient leurs feuillets divisés en deux parts [fig. 2]. La partie supérieure de la page de droite, d'accès plus aisé pour une écriture à la volée, est réservée aux notes prises le long du chemin : inscrites au crayon, en formules brèves et elliptiques, ces notes sont des instantanés que le naturaliste a inscrits lors d'un moment de pause lorsqu'il voyage à pied, ou même sans interrompre sa route lorsqu'il regarde le paysage depuis la fenêtre de sa voiture ou du haut de sa monture : « Mon mulet a des allures si douces que j'écris très lisiblement pendant qu'il chemine », confie le voyageur à sa femme pendant course autour des Alpes²⁴.

Voici par exemple, extrait du journal de son voyage de 1776 en Auvergne et en Vivarais, ce que note Saussure, au crayon, lorsqu'il traverse les environs de Valence : « Parti à 6 h. 53', plaine puis collines, roulés à 7 h. 10', puis plaine,

22. Michaelis, *op. cit.*, p. xxiii.

23. Saussure décrit ce carnet dans son *Agenda du voyageur* : « Portefeuille de poche, garni de papier préparé, sur lequel on écrit avec un crayon de soudure d'étain, qu'on n'est pas obligé de retailler sans cesse, et dont l'écriture ne s'efface pas aussi facilement que celle de la plombagine. C'est là qu'on fait sur les lieux l'esquisse de son journal, & qu'on prend la note des observations. » (*op. cit.*, p. 52).

24. Saussure (H.-B. de), *Lettres de H.-B. de Saussure à sa femme*, Gaillard (E.) et Montagnier (H.-F.), éd., Chambéry, Dardel, 1957, p. 17.

ravin, plaine, large ravin roulé, ferrug[ineux], puis plaine et petites collines²⁵. » Des noms de lieux, un minutage précis permettant de calculer les distances, une succession de mots-clefs et de notations qui accrochent au fil de la route les traits significatifs du paysage : le journal est ici outil mnémotechnique, ce que Saussure appelle son « esquisse », ou « brouillard », fait « sur les lieux ». Plus tard, à l'étape, le voyageur s'astreint « à relever chaque jour, et plus en détail, ces notes à la plume²⁶ ». Utilisant cette fois le feuillet gauche, continué au besoin sur les pages suivantes, il met au net ses observations, à l'encre cette fois. Les phrases sont rédigées et complètes, agencées en paragraphes numérotés qui correspondent chacun à une unité de temps, d'objet ou de thématique ; elles développent l'itinéraire, ajoutent des détails descriptifs, des commentaires, forment déjà une narration complète :

« §14. Dimanche 3 novembre, Valence à Romans. Nous sommes partis [de l'auberge] à 6 h. 52' – §15. La plaine que nous traversâmes hier en venant à Valence continue jusqu'à un quart de lieue de la ville, après quoi l'on monte par un chemin coupé dans les cailloux roulés, à une plaine plus élevée dans laquelle on traverse deux ravins, l'un étroit, l'autre large, avec une jolie maison de campagne dans le fond²⁷. »

Tous les éléments sont là qui doivent aider le voyageur à se remémorer le détail de sa course, la disposition des roches, leur nature. Déjà sont présentes aussi des expressions, une simple formule parfois ou le mode d'un verbe, qui révèlent ses attentes, ses questions. À propos de strates observées près du Mont Dore, dont la disposition redressée l'a intrigué, Saussure réfléchit : « Quant à ces couches, il faut qu'elles aient été dressées par une force majeure. » Un peu plus loin, dans la région de Theix, ayant trouvé un morceau de granit recouvert de lave, il s'étonne : « Il n'a pas même été un peu échauffé, je l'ai pris pour l'emporter²⁸. »

Peu de journaux de voyage gardent une trace aussi minutieuse et contrôlée des divers moments ou étapes de leur fabrication. Souvent, les modalités de ce processus, matériel dans sa forme mais intellectuel dans ses enjeux, restent difficilement accessibles à l'historien, en particulier lorsque les notes primi-

25. Saussure (H.-B. de), « Voyage aux volcans d'Auvergne. 1776 », Archives Saussure, Bibliothèque publique et universitaire de Genève, Ms 14, 1776, carnet 4-1, pp. 23-24.

26. Saussure (H.-B. de), *Agenda*, *op. cit.*, p. 52.

27. Saussure (H.-B. de), « Voyage aux volcans d'Auvergne », *loc. cit.*, p. 23-24.

28. *Ibid.*, p. 30 et 40.

tives n'ont pas été conservées. C'est alors le hasard d'une trouvaille d'archive, une inscription isolée, une page volante dénichée au milieu d'autres papiers qui permettent de restituer quelques bribes du moment, fugace, de l'observation et de son inscription. Tel ce feuillet isolé, sans doute arraché jadis d'un carnet, retrouvé parmi les papiers de Humboldt : les notes qui y sont portées, tracées à la mine de plomb, en grandes lettres que le temps a presque effacées, correspondent à des mesures que le voyageur effectua au printemps 1805 dans la région de Chambéry – à « Saint Michel, Dimanche 3. Germin[al] » –, alors qu'il était en route vers l'Italie avec le chimiste Louis-Joseph Gay-Lussac : hauteur méridienne du soleil, angle d'inclinaison de la boussole, oscillations de l'aiguille aimantée. Ces mesures ont été notées sans autre commentaire, sans doute écrites au vol par Humboldt à mesure que son compagnon lui transmettait à haute voix les résultats, l'œil rivé sur l'aiguille de la boussole ou du chronomètre. La figure d'un 7 redessiné en 8, un résultat raturé et corrigé évoquent les tâtonnements, les repentirs, les ajustements postérieurs. Ce n'est que plus tard, à l'hospice du Mont-Cenis ou peut-être à l'étape de Turin ou de Gênes, que Humboldt a transcrit à la plume dans son cahier cette série de chiffres, corrections comprises, les ajoutant à la suite de celles qu'il avait faites deux jours plus tôt à Chambéry²⁹. Ainsi, rien n'est plus insaisissable – voire illusoire – que la notion de note prise « sur le vif » : tout journal est une transcription, une mise en forme rétrospective, déjà une sorte de remémoration.

Jeux de mémoires

Les voyageurs s'expliquent peu en général sur les critères de sélection ou sur les procédés d'abréviation qu'ils mobilisent dans l'écriture de leur journal. Les choix opérés dépendent de la personnalité du voyageur, de l'objectif qu'il poursuit, de son agenda et de l'usage, personnel ou public, intime ou savant, auquel il destine ses notes. Par la variété de ses fonctions possibles, le journal de voyage est un genre polyphonique, jamais totalement discipliné ni codifié.

29. Berlin, Archiv Schloss Tegel, Alexander von Humboldts Reisetagebücher, Tagebuch II/VI, « Voyage de Paris en Italie avec Gay-Lussac, 1805 », f° 216 (notes à la volée) et f° 38 (notes retranscrites).

Pour éclairer les logiques multiples qui président au geste de l'écriture de voyage, Isabelle Surun a proposé une distinction féconde entre deux formes de note³⁰. L'une, qu'elle appelle « inscription lourde », s'organise en un code d'abréviations standardisées, parfois techniques, chiffrées souvent, servant à consigner des données factuelles, difficilement mémorisables dans le détail, comme la position en latitude ou longitude, les toponymes, la nature du sol, la température, en bref ce qui fait la matière d'un savoir plutôt que le support d'un souvenir. Les entrées du journal du botaniste Michaux sont ainsi généralement construites sur ce modèle :

« Le dimanche 16 mars [1788], therm[omètre] le matin à 14 Deg[rés]. Nous avons pris un cheval et un guide pour remonter la rivière du Nord appelée N[orth] West river. Nous avons fait 22 milles et remarqué seul[e]m[en]t [...] les productions communes de la Carol[ine] et de la Géorgie, tels que le *Magn[olia] grandiflora*, etc.³¹ »

Jour après jour, le voyageur poursuit son enregistrement routinier ; ses notes suffisent à exprimer ce qu'elles ont à transmettre : un itinéraire, des distances, des mesures, des observations botaniques. Lisibles par tout lecteur averti et, du moins en principe³², directement utilisables pour reconstituer la carte du voyage ou le tableau des observations et des collectes, ces notations coïncident avec leur contenu factuel. Sans autre charge mémorielle ou émotive, elles sont prêtes pour une utilisation directe. Il arrive même qu'une opération qui, dans le journal, a fait l'objet de notes nombreuses et détaillées prenne dans le récit final une forme simplifiée, réduite : ainsi, de la série de mesures

30. Surun (I.), *Géographies de l'exploration. La carte, le terrain et le texte (Afrique occidentale, 1780-1880)*, thèse, EHESS, 2003, dactyl., p. 439-448 et 467-477; « Du texte au terrain : reconstituer les pratiques des voyageurs (Afrique occidentale, 1790-1880) », dans Venayre (S.), dir., *Le Siècle du voyage, op. cit.*, p. 213-223 ; « Le carnet de route, archive du voyage. Notes manuscrites et récit du voyage de René Caillié à Tombouctou », *Revue de la Bibliothèque nationale de France*, n° 22, 2006, p. 28-35.

31. Sargent, *op. cit.*, p. 28

32. Il peut arriver que les notes d'un voyageur, désordonnées ou indéchiffrables, restent inaccessibles à tout autre que leur auteur. Après la campagne géodésique menée sur ordre de la Convention pour définir la longueur du mètre, l'astronome Jean-Baptiste Delambre découvre avec stupéfaction, à la mort de son collègue Pierre-François Méchain, un indescriptible fatras de « carrés de papiers volants », non reliés ni numérotés, aux notes à demi effacées. Cf. Alder (K.), *Mesurer le monde. 1792-1799. L'incroyable histoire de l'invention du mètre*, Flammarion, 2005, p. 322-326.

de la force magnétique effectuées sur la route du Mont-Cenis et en Italie au printemps 1805, Humboldt ne conserve que quelques chiffres, correspondant aux mesures jugées les plus sûres ou à la valeur moyenne de plusieurs résultats, lorsqu'il les reprend vingt ans plus tard dans le tableau général qui expose au public le résultat de sa campagne d'observation³³.

À l'opposé, il est un type de notes – des « inscriptions denses » – qui procèdent d'un jeu fort différent entre mémoire et écriture. Quelques mots, une expression sibylline, une formule allusive suffisent, dont le sens échappe au lecteur parce qu'ils renvoient à une expérience personnelle ou même intime du voyageur³⁴. Au retour d'une épuisante montée dans la neige vers le pic de Morgon au mois de mai 1767, Malesherbes écrit : « Je ne répéterai pas icy les embarras que nous avons eus, parce que je ne les oublierai pas³⁵ ». Nul besoin de se plier aux règles d'un codage minutieux et précis, comme lorsqu'il s'agit d'identifier une plante, de décrire une roche ou de relever une mesure instrumentale. Confiant dans sa capacité à se rappeler l'épisode qui l'a impressionné, le voyageur se contente d'une simple mention, un mot, un signe qui, à la manière d'un nœud de mouchoir, suffira à évoquer en lui le souvenir. De son passage à Ténériffe en juin 1799, moment qui marque sa première rencontre avec un milieu insulaire et subtropical, Humboldt observe sobrement que ce furent « des jours [...] emplies de jouissance, [...] des points de délice ». Comme si cette remarque suffisait à contenir en puissance la mémoire de ce moment, il poursuit : « Mon imagination va rester pendant de nombreuses années encore suffisamment chaude pour en reconstituer une image d'ensemble qui ne soit pas incomplète et permette à d'autres de partager une part de la joie que cette grande et suave nature nous réserve³⁶. » La note de son journal est moins, ici, une description factuelle, chargée d'information, qu'une simple trace, un in-

33. Humboldt (A. de), « Voyage de Paris en Italie... », *loc. cit.*, f° 38 à 40 (« Observations et mesures ») ; Humboldt, *Relation historique*, *op. cit.*, t. 3, p. 624 (« Tableau des observations d'intensité et d'inclinaison magnétique, faites en 1805 et 1806 en France, en Suisse, en Italie et en Allemagne, par J. L. Gay-Lussac et A. de Humboldt »).

34. Surun (I.), *Géographies de l'exploration*, *op. cit.*, p. 444.

35. Malesherbes, « Journal de Moulins à Avignon », dans Bart-Gadat (M.), *op. cit.*, t. 1, p. 347.

36. Humboldt (A. von), *Reise durch Venezuela. Auswahl aus den amerikanischen Reisetagebüchern*, Faak (M.), éd., Berlin, Akademie Verlag, 2000, p. 81.

dice qui garde incluse et disponible à tout moment – mais pour lui seul – la mémoire vive d'un instant.

S'agissant de notes prises par des savants en voyage, ce jeu sur la diversité des registres et des supports de la mémoire est d'autant plus intéressant à décrypter qu'il permet de suivre la façon dont, à partir d'une expérience qui a mobilisé ensemble l'esprit et le corps, les sens et l'imagination, s'articulent les rapports entre savoir et souvenir. Trois exemples – à propos d'une mesure, d'une planche d'herbier, d'une impression visuelle – permettent d'illustrer comment dans un chiffre, un objet ou un mot, peuvent se trouver incorporés, imbriqués, des modes de connaissance et des registres de mémoire différents.

Passant par le col du Mont-Cenis à la fin du mois de mars 1805, Alexandre de Humboldt décide de séjourner quelques jours à l'hospice des pèlerins, afin de procéder en altitude à diverses expériences et mesures. Une page de son carnet conserve la trace des relevés qu'il effectua alors pour enregistrer les variations diurnes et nocturnes de la température, celle-ci s'échelonnant de -10 à $+0,8$ degrés centigrades³⁷ [fig.3]. C'est là la routine d'un journal météorologique, dont les données, inscrites à la suite les unes des autres, ont vocation à venir s'agréger à d'autres, qui auront été dressées plus tard ou ailleurs, par le même voyageur ou par d'autres observateurs. À terme, il s'agit en constituant des séries homogènes, provenant de toutes les parties du monde et comparables entre elles, de construire une science du temps qu'il fait : une science dont le voyageur est absent, sinon par le soin mis à observer ses instruments et en relever périodiquement les fluctuations.

Cependant, dans un coin de la page de son journal, Humboldt a griffonné quelques mots, rajoutés d'une encre plus noire : « Notre chambre a été $+5^{\circ}$ ». C'est en apparence une inscription thermométrique semblable aux autres, une mesure que peut-être il a oublié de noter et ajoutée après coup. Mais un rapide examen révèle que la mesure, parce qu'elle fut prise à l'intérieur, ne s'inscrit pas dans une série et n'est guère comparable aux autres données. Pour celui qui l'a inscrite, elle importe moins par son contenu informatif que par la sensation transie dont elle évoque le souvenir. Sans besoin d'autres mots et mieux que la liste des chiffres qui voisinent sur la page, la courte inscription rappelle le caractère spartiate du logis et l'épreuve physique que fut ce séjour montagnard, une impression qui domine encore, quelques jours plus tard, dans la lettre que

37. Humboldt (A. de), « Voyage de Paris en Italie... », *loc. cit.*, f°32 r°.

Humboldt adresse à Bonpland lors de son arrivée à Turin : « Nous avons passé cinq jours au Mont-Cenis dans un chien de froid, le thermom[ètre] de 15 degrés au-dessous de zéro [...] J'espère me chauffer à Gênes³⁸. » On remarque d'ailleurs qu'aucune température aussi basse n'apparaît dans la colonne des relevés quotidiens. Non qu'il soit nécessaire de soupçonner Humboldt, souvent cabotin, d'avoir ici délibérément forcé le trait pour impressionner son lecteur : plutôt, c'est la fonction conférée au chiffre qui, ici ou là, diffère. Intégrée dans une suite d'observations, une mesure appartient à un ensemble et sert à construire un savoir sur les variations de la température ; isolée, séparée de son contexte, elle fixe la trace d'une sensation et porte le souvenir d'une nuit exceptionnellement froide. Dans l'usage différencié qu'un voyageur fait de ses mesures se lit la mobilisation de registres différents de sa mémoire³⁹.

Du jeu entre inscription, savoir et souvenir, les journaux et herbiers des voyageurs botanistes offrent une autre illustration⁴⁰. Au début du mois de juillet 1789, André Michaux ouvre un nouveau cahier de son journal par cette note : « Mon journal ayant été perdu le 1^{er} juillet 1789, un grand nombre d'observations intéressantes depuis le 30 May jusqu'à cette date seront abrégées. » Les lignes où il essaie de reconstituer de mémoire son itinéraire à travers les monts de Caroline et de Virginie sont, de fait, brèves, peu précises, lacunaires : des toponymes, des mesures de distance sont laissés en blanc, comme en attente d'informations complémentaires ou de vérifications ; des noms de plantes restent incomplets : « Le 17 [juin 1789] party pour Black Mountain situé à ... miles de Turkey-Cove. Nos herborisations sur cette montagne ont duré jusqu'au 22 dud[it]. Reconnu un *Azalea nova species*, *Andromeda* ..., *Vaccinium* ..., *Viburnum* ..., et plusieurs autres plantes que la perte de mon jour-

38. Cordier, *op. cit.*, lettre 1 (Humboldt à Bonpland, Turin, 15 germinal [XIII]-5 avril 1805, en français).

39. Sur ce thème, voir l'analyse que fait I. Surun des journaux météorologiques de deux explorateurs de l'Afrique, l'Anglais Clapperton et l'Allemand Heinrich Barth : *Géographies de l'exploration*, *op. cit.*, p. 433-439.

40. L'analyse vaudrait pour d'autres supports aussi, tels que dessins, objets, échantillons. Pendant la campagne d'Égypte, l'ingénieur Édouard de Villiers interrompit la tenue de son journal en arrivant dans la région de Thèbes : « Depuis lors, [...] toujours occupé d'antiquités, mes dessins devaient suffire à mes souvenirs. » Édouard de Villiers du Terrage, *Journal et souvenirs sur l'expédition d'Égypte (1798-1801)*, mis en ordre et publié par le baron Marc de Villiers du Terrage, Plon, 1899, p. 180.

nal m'empêche de décrire. » De cette portion d'itinéraire ne resterait qu'une mémoire tronquée, si le voyageur n'ajoutait : « Mon herbier fait preuve que ces plantes sont nouvelles.⁴¹ » Sa collection de plantes peut en effet, aussi bien que son journal, servir de mémoire au botaniste : d'abord, parce qu'elle est au plan scientifique la preuve matérielle de ses collectes et de ses découvertes ; ensuite, parce que chaque spécimen séché, avec les inscriptions qui sur la feuille permettent de l'identifier et de préciser la date, le lieu et les circonstances de sa cueillette, est porteur d'un passé intact, matérialisé par la planche d'herbier elle-même, et prêt à ressurgir, ainsi que l'évoque Bory de Saint-Vincent dans une lettre à son ami Léon Dufour, en 1823 :

« Quand je regarde mes collections, il n'est pas un seul échantillon qui ne réveille en moi des multitudes de petits et même de grands événements qui s'y rattachent. Je vois où je le récoltai [...], avec qui j'étais ou qui me l'a donné. C'est vraiment chose prodigieuse. On dirait que toutes ces idées, véritablement oubliées pendant des années, sont aussi en feuilles comme les plantes et se reproduisent en l'esprit avec toute leur fraîcheur quand on parcourt les cartons où elles sont casées⁴². »

Dans le jardin sec qu'est l'herbier vient se mêler au savoir du taxinomiste l'émotion, intense, du souvenir.

Un mot isolé, une image, un simple adjectif jeté sur la page peuvent suffire, même, à convoquer le souvenir. C'est ce que suggère la façon dont Humboldt décrit dans son journal, en allemand, le moment où, arrivé devant Ténériffe le 19 juin 1799, il aperçut au petit matin le volcan qui surplombe l'île : « Soudain le nuage se déchira ; à travers l'ouverture apparut le ciel dans sa bleuité adorable [*in lieblicher Bläue*]. Et au milieu de cette bleuité, comme s'il ne faisait pas partie de la terre, [...] nous apparût le pic de Teyde dans toute sa majesté⁴³. » Remarquables par leur résonance poétique, ces lignes intéressent aussi le rapport entre mémoire du voyage et écriture de la science. Par leur présence dans

41. Sargent, *op. cit.*, p 53.

42. Lauzun (Ph.), éd., *Correspondance de Bory de St Vincent*, Agen, Maison d'édition et d'imprimerie modernes, 1908-1912, t. 2, lettre CVI in Ferrière (H.), *Bory de Saint-Vincent (1778-1846), naturaliste, voyageur et militaire, entre Révolution et monarchie de Juillet. Essai biographique*, thèse, Université de Paris-I, 2005, dactyl., t. 2, p. 557.

43. Humboldt (A. von), *Reise durch Venezuela, op. cit.*, p. 81 (en allemand). Cf. Bourguet (M.-N.), « El mundo visto desde lo alto del Teide : Alexander von Humboldt en Tenerife », in Ordonez (J.), Toledo (S.) et Montesimos (J.), dir., *Ciencia y Romanticismo*, La Orotava, Fundación Canaria Oratava de historia de la ciencia, 2003, p. 279-301.

le journal, elles attestent que Humboldt, loin de rejeter l'impression de ses sens, fait d'elle une dimension constitutive de son expérience du monde : en évoquant cet épisode dans sa *Relation historique*, il s'attacha à rendre aussi précisément que possible l'impression d'harmonie grandiose que donnait le profil du volcan sur la profondeur du ciel : « Le pic de Teyde se montra alors dans une éclaircie au milieu des nuages [...]. Le piton seul étoit visible pour nous ; son cône se projetait sur un fond du bleu le plus pur, tandis que des nuages noirs et épais enveloppaient le reste de la montagne jusqu'à 1800 toises d'élévation⁴⁴. » Mais dans le passage du journal au récit, et de l'allemand au français, le souvenir de cette vision a pris aussi une autre dimension. Humboldt en fait le point de départ d'une longue digression, où il spéculait sur les rapports entre la forme du cône et la formation de nuages, s'interroge sur les effets des conditions atmosphériques sur nos perceptions et, même, sur notre sentiment esthétique : ne faudrait-il pas chercher dans la « prodigieuse transparence de l'atmosphère [...] une des causes principales de la beauté du paysage sous la note torride », en particulier dans les Canaries⁴⁵ ? Ainsi, ce qui dans le journal fixait en quelques mots l'émotion d'un instant débouche dans le récit sur un programme de recherche et sur une réflexion d'ordre philosophique. Si le récit transmet quelque chose de la beauté de la scène aperçue à Ténériffe, c'est en prolongeant le souvenir par le long détour du raisonnement et de l'enquête scientifique.

Du carnet au corpus : la mémoire revisitée

À peine le voyage achevé, le journal change de fonction : d'instrument de mise en mémoire, il devient pour le voyageur le support de la remémoration. En même temps, parce que ses pages ont la charge de représenter à distance le détail des lieux visités et des observations effectuées, il constitue désormais pour le voyageur (ou, le cas échéant, pour le savant de cabinet à qui échoie la tâche d'en déchiffrer et exploiter la matière) le support de la construction de savoir, l'espace matériel à partir duquel s'élabore le travail d'analyse et d'interprétation. « Je n'ai fait dans ce voyage que tenir note de mes observations sur

44. Humboldt (A. de), *Relation historique*, t. 1, pp. 100-101.

45. *Ibid*, t.1, pp. 138-139.

mon journal ; à mon retour, je les ai revues, collationnées avec mes livres et mes collections », écrit le botaniste Dominique Villars au terme d'une herborisation qui l'a conduit dans les Alpes suisses et italiennes pendant l'été 1811⁴⁶. À sa table, le voyageur travaille à partir de ses notes ; il les vérifie, les complète ou les corrige en s'aidant des dessins et échantillons qu'il a rapportés ; il les confronte à d'autres données trouvées dans ses propres archives, dans ses collections et ses herbiers, ou dans les livres, flores, dictionnaires et autres documents qu'il peut consulter dans les bibliothèques. Dès ce moment, le journal devient corpus et le terrain du voyage se mue en un terrain de papier.

Abordés dans cette perspective, carnets de notes et journaux de voyage offrent à l'historien épistémologue un moyen d'accéder au travail d'une pensée, ses tâtonnements et ses détours, ses découvertes aussi parfois. On sait le rôle que tinrent dans la genèse des idées de Darwin son journal de voyage et les carnets scientifiques (ses « Notebooks ») qui l'accompagnaient, tant à bord du *Beagle* que, plus tard, dans sa retraite campagnarde de Down House⁴⁷. Les notes de terrain des naturalistes, minéralogistes et géologues des Lumières – les Guettard, Desmarest, Dolomieu, Saussure, Buch, etc. – invitent à interroger chez eux, à propos de questions comme celles du volcanisme, le va-et-vient entre observation de terrain et élaboration théorique⁴⁸. Les notes amassées par Alexandre de Humboldt appelleraient une interrogation similaire. Occupé dès son retour du Nouveau-Monde à publier les résultats scientifiques de son expédition et de ses voyages ultérieurs, Humboldt utilisa ses *Tagebücher* comme des carnets de travail, toujours gardés à portée de main et transformés en une sorte de fichier ouvert, disponible : il y ajoutait observations, extraits de lecture, références et commentaires, surchargeant les pages de signes de renvoi et de notes marginales ; il n'hésitait pas non plus, jouant du ciseau, à y opérer

46. Villars (D.), Lauth (G.), et Nestler (A.), *Précis d'un voyage botanique fait en Suisse, dans les Grisons, aux sources du Rhin, au Saint-Gothard, [...] en juillet, août et septembre 1811*, Le Normand, 1812, p. 56.

47. Gruber (H. E.), *Darwin on Man. A Psychological Study of Scientific Creativity*. Chicago, The University of Chicago Press, 2^e éd., 1981, et "Going the limit : toward the construction of Darwin's theory (1831-1839)", in Kohn (D.), dir., *The Darwinian Heritage*, Princeton, Princeton University Press, 1985, p. 9-34.

48. Sur la place du voyage et de l'éloignement dans l'histoire de la géologie : Rudwick (M. J. S.), « Geological travel and theoretical innovation. The role of 'Liminal' experience », *Social Studies of Science* 26, 1996, p. 143-159.

des coupes, des déplacements, des réagencements. Ambitieux de dépasser les connaissances recueillies localement pour être un penseur du tout, Humboldt puisa dans la masse de ses carnets et papiers, et ce jusqu'à ses derniers jours, le matériau de sa réflexion et de son travail⁴⁹.

Entreprendre d'explorer la dimension psychologique et cognitive du travail savant telle qu'on peut l'appréhender à travers l'usage qu'un voyageur fait de ses notes serait hors de propos ici, si ce n'était le moyen de retrouver la question de la mémoire évoquée en ouverture avec l'épisode des « tablettes de Ténériffe » et des incertitudes de Humboldt quant à l'interprétation des chiffres qui s'y trouvaient inscrits. Lorsque, l'encre de son journal à peine séchée, commence pour le voyageur le temps de l'élaboration, que devient le souvenir de ce qu'il a fait ou vu, et qu'il a alors matérialisé sous forme de notes, de dessins, parfois d'échantillons ? Au travers des corrections, compléments ou références peu à peu ajoutés à ce matériau premier, que révèlent journaux et carnets de la façon dont le temps vient, à son tour, travailler les faits que le voyageur y avait consignés ? Deux exemples, contrastés, suffiront à illustrer ce thème du « devenir » du souvenir par rapport à sa mise en mémoire dans les notes d'un journal de voyage.

À l'automne 1776, lorsqu'il vient visiter l'Auvergne et le Vivarais en compagnie de sa femme et de son fils, Horace-Bénédict de Saussure a pour programme d'observer avec une particulière attention les formes de contact ou de transition entre roches de nature différente, dans l'espoir d'en tirer quelques indices sur l'histoire de la terre et de sa structure géologique. Aux aguets, il note au vol la succession des roches qui défilent sous ses yeux. Circulant dans la région de Florac à la fin du mois d'octobre, il écrit un matin : « à 8 h[eures], calc[aires] schistes ». Plus tard, dans la reprise du journal, il détaille ce qu'il a vu, ou plutôt ce qu'il espérait voir : « Je n'ai point vu la jonction [entre calcaire et schistes], qui se perd probablement sous les débris. » Un peu plus loin, la présence d'un « filon de pierre calcaire renfermé dans l'ardoise » attire sa curiosité. Mais un signe d'indexation, un astérisque ajouté à côté de la mention « pierre calcaire » renvoie à une note que Saussure a ajoutée après coup au bas de la page, pour expliquer : « J'avais d'abord pris cette pierre pour calcaire,

49. Bourguet (M.-N.), *Écriture du voyage et construction savante du monde. Le carnet d'Italie d'Alexander von Humboldt*, Preprint 266, Berlin, Max-Planck-Institut für Wissenschaftsgeschichte, 2004.

mais en y appliquant une goutte d'eau-forte j'ai vu qu'elle ne faisait aucune effervescence, ainsi il faut que ce soit un gypse, mais je l'essaierai plus à loisir⁵⁰. » La note n'est pas datée : évidemment postérieure au moment de l'observation, elle évoque l'expérience chimique – la réaction à l'acide – à laquelle le savant a procédé pour vérifier la nature de son échantillon. Il aura fait cela à l'étape, le soir même, ou peut-être plus tard, une fois revenu dans son cabinet genevois : en tous cas, le résultat de cette épreuve a modifié l'interprétation qu'il avait d'abord donnée. L'image générale du lieu ne peut que s'en trouver remodelée à son tour, et un souvenir nouveau, révisé, se surimpose au premier, confondant les strates de sa fabrication. Seul le carnet, par la succession des annotations, à la mine puis à l'encre, garde trace de cette transformation. « En conservant [...] les notes primitives qui ont toujours un caractère de vérité, qui fait que l'on aime souvent y recourir », dit Saussure, le journal doit restituer au naturaliste sa première vision, débarrassée des interprétations successives auxquelles elle a pu ensuite donner lieu⁵¹.

Une anecdote liée au séjour d'Alexandre de Humboldt à Ténériffe permet d'illustrer de façon contrastée, et presque inverse, ce processus de remodelage du souvenir. En arrivant au large de l'île, le voyageur a confié à son journal : « Depuis ma jeunesse, j'ai rêvé de mettre pied sur cette île. » Il explique que son désir s'était accru encore depuis l'excursion qu'il avait faite dix ans plus tôt le long du Rhin en compagnie de Georg Forster, le botaniste du second voyage de Cook : « Le célèbre explorateur des îles paradisiaques des mers du Sud [...] racontait que le temps qu'il avait passé à Ténériffe avait été pour lui aussi enchanteur que son séjour tahitien. [...] Souvent le soir, alors que nous naviguions sur le Rhin, je lui demandais [...] ». La phrase s'interrompt, inachevée, au bas de la page et la page suivante et quelques autres avec elle ont été découpées à la lame de rasoir, et retirées, interdisant, à jamais sans doute, de connaître la question que posa Humboldt à son compagnon. Pour toute explication, sans mentionner le moment il a découvert son erreur, le voyageur a ajouté en marge ce commentaire ironique : « Tout cela est un malentendu :

50. Saussure, « Voyage aux volcans d'Auvergne », *loc. cit.*, p. 63-64. Voir la transcription de ce carnet dans Carozzi (V.), *Manuscripts and publications of Horace-Bénédict de Saussure on the origin of basalt (1772-1797)*, Genève, Éd. Zoé, 2000, p. 493-494 (seules sont reproduites les notes rédigées à l'encre, non les observations au crayon).

51. Saussure (H.-B. de), *Agenda, op.cit.*, p. 52.

il n'est jamais venu ici ; c'est de Madère qu'il parlait⁵². » Pour vexant qu'il ait pu être pour Humboldt, l'épisode de cette fausse réminiscence rappelle que le monde n'est jamais donné à voir sans anticipation ni médiation : c'est à travers le faux souvenir de ce que lui avait raconté Forster que Humboldt a abordé Ténériffe et qu'il en a forgé sa première impression. Déchirer quelques pages de son carnet n'aura sans doute pas supprimé en lui la mémoire de cette sensation initiale ; mais la découverte de son erreur et le sentiment de ridicule qui l'accompagne ont enlevé à ce souvenir toute légitimité. Dévalorisée, l'évocation de ce premier moment devient indicible, même pour mémoire.

Entre ces deux pôles – de la note gardée en témoignage d'un premier temps de l'observation, trace initiale à laquelle il faut toujours revenir, jusqu'à la note supprimée pour éradiquer à la fois le fait et son prétendu souvenir –, tous les degrés sont possibles, qui font des carnets de voyageurs tout à la fois un puzzle et un palimpseste de mémoires, sans cesse remodelés à mesure que s'y ajoutent de nouvelles inscriptions ou que se transforme le contexte de leur lecture. Pas plus qu'il n'existe un degré zéro de l'enregistrement, le moment idéal d'une écriture « sur le vif », il n'existe un moment achevé de la mémoire du voyage, qui serait imperméable au façonnage du temps.

En 1859, année de la mort de Humboldt, le peintre Julius Schrader composa du savant un portrait imaginaire [fig. 4]. Un carnet ouvert sur les genoux, un crayon à la main, Humboldt semble comme à l'ordinaire prêt à noter une observation. Mais la main est posée, le geste suspendu, et le regard, profond et contemplatif, semble n'accrocher aucun détail du paysage étendu à ses pieds. Derrière le vieil homme et occupant tout l'arrière-plan du tableau, se dresse la silhouette enneigée du Chimborazo comme une vision lointaine que la page du carnet aurait évoquée, une image qu'elle projetterait au regard intérieur de Humboldt à la manière d'une *camera obscura*. Devenu objet de mémoire, son journal permet au voyageur de se transporter une fois encore en imagination vers le gigantesque volcan dont il avait entrepris l'ascension, le 23 juin 1802. Au-delà, et de façon plus générale, le tableau suggère que la réalité du monde n'est pas – ou, peut-être, n'est plus – accessible à l'esprit sinon par la médiation de ces objets de papier que sont les notes d'un voyageur, un carnet, un livre. De cette condition de la modernité, le philosophe Georg Christoph Lichtenberg

52. Humboldt (A. von), *Reise durch Venezuela*, *op. cit.*, p. 82 (en allemand).

avait eu déjà, à la fin du xviii^e siècle, l'intuition aiguë : « C'est malheureusement la prérogative de cet âge de papier que, depuis que l'univers est tombé aux mains des marchands de livres et d'images, des milliers d'auteurs et d'artistes, désormais aveuglés par la lumière directe de la nature, n'en voient pas moins fort bien dès lors que la lumière est reflétée au travers d'un bout de papier⁵³. »

53. Lichtenberg (G. Ch.), *Aphorismen, Schriften, Briefe*, Promies (W. et B.), éd, Munich, Hanser, 1974, p. 395, in Becker (P.) et Clark (W.), dir., *Little tools of knowledge : historical essays on academic and bureaucratic practices*, Ann Arbor, Mich., University of Michigan Press, 2001, p. 12.